Individu et communauté  **DISSERTATION**

**Sujet : « L’homme qui vit selon la raison est plus libre dans la cité, où il vit selon la loi commune, que dans la solitude, où il n’obéit qu’à lui-même. » Spinoza, *L’Éthique* (IV, proposition 73)**

**Amorce** Lorsqu’en 1994, les deux artistes néerlandais Ari Versluis et Ellie Uyttenbroek photographient des individus à la sortie des bouches de métro, ce n’est pas pour mettre en évidence la diversité des profils mais davantage pour réfléchir aux liens entre mode vestimentaire, codes sociaux et identité. En effet, si les personnes photographiées semblent se démarquer par leur allure, leur style particulier, elles sont en réalité, et sans nécessairement le savoir, des copies conformes de leur voisin. Les mosaïques d’images rassemblées sur le site exactitudes.com révèlent combien certains, pensant se démarquer et faire valoir leur liberté, sont en réalité victimes de modes. L’individu qui, seul, se croit libre, est en réalité dépendant des communautés auxquelles il appartient. On pourrait élargir cette réflexion à la dimension politique pour ainsi penser l’articulation entre liberté et société.

**Lien amorce/citation du sujet** La question de savoir si la vie en société, régie par des lois communes, accroît ou réduit la liberté individuelle est un enjeu central de la philosophie politique. Spinoza, dans *L’Éthique* (IV, proposition 73), affirme que « l’homme qui vit selon la raison est plus libre dans la cité, où il vit selon la loi commune, que dans la solitude, où il n’obéit qu’à lui-même ».

**Analyse** Le sujet, court, constitué d’une phrase lapidaire,nous invite à réfléchir à la question de la liberté individuelle.

Spinoza, dans une structure comparative introduite par « plus… que », compare les degrés de liberté de l’homme raisonnable en fonction du contexte dans lequel il vit.

Le philosophe met ainsi en parallèle d’une part la vie « dans la cité », c’est-à-dire une vie civile, où l’individu est inséré dans la société, membre du corps social, et d’autre part la vie « dans la solitude », c’est-à-dire une vie à l’état de nature, ou à tout le moins, en marge du corps social, une vie séparée des autres et délestée des règles et des obligations pesantes de la communauté. Or, Spinoza soutient que la comparaison entre les deux se fait au bénéfice de la vie en société : l’homme, à supposer qu’il fasse usage de sa raison – ce qui d’ailleurs ne va pas de soi –, serait « plus libre » en société que dans la solitude.

À première vue, cette proposition semble paradoxale : selon l’opinion commune en effet, l’obéissance à des lois imposées par la société est souvent perçue comme une limitation de la liberté individuelle, quand au contraire la seule obéissance « à soi-même », à ses désirs, à ses impulsions, apparaît comme l’expression même de notre liberté (« je fais ce que je veux ! »). Spinoza nous invite donc à une reconsidération de cette perception, en liant la véritable liberté à l’usage de la raison et à l’obéissance à la « loi commune », c’est-à-dire aux règles qui régissent les relations interindividuelles, et non à une obéissance prétendue à « soi-même ».

**Problématique** Dans quelle mesure la liberté individuelle est-elle mieux garantie dans la cité, régie par des lois communes, que dans l’isolement qui favoriserait pourtant l’expression de la singularité des individus ? Un esprit libre peut-il vraiment gagner en indépendance s’il ne prend pas de recul au vis-à-vis de la cité à laquelle il appartient ? Les lois communes ne risquent-elles pas au contraire de menacer sa liberté ?

**Annonce du plan** Il s’agira dans un premier temps d’illustrer le propos de Spinoza en montrant que l’homme est souvent plus libre dans la cité que seul, à suivre ses propres désirs. Dans un deuxième temps, nous verrons que dans les faits, certaines « lois communes » enferment plutôt qu’elles n’offrent la liberté aux individus. Il conviendra enfin d’étudier ce que l’individu gagne à faire valoir sa liberté, à la fois pour lui et pour la cité.



1. **La liberté de l’individu raisonnable est garantie par la cité**
2. **Les dangers de la solitude sociale**

Dans *L’Éthique*, Spinoza développe une conception originale de la liberté qui ne se confond pas avec l’absence de contraintes extérieures. **La véritable liberté, selon lui, n’est pas assimilable à la licence, telle qu’elle s’illustre dans la solitude de l’état de nature.**

Le droit de nature, explique **Spinoza** au début du chapitre XVI du *Traité théologico-politique*, ce sont les règles de la nature de chaque individu, règles suivant lesquelles nous concevons chaque être comme déterminé à exister et à se comporter d'une certaine manière ; et il ajoute : « le droit naturel de chaque homme se définit donc non par la saine raison, mais par le désir et la puissance *»* (p.67). Ce n’est pas en suivant les règles et les lois que l’homme vit mais parce qu’il est guidé par « [l]a violence de ses passions » (p.68). Comment comprendre dans ce cas qu’il délaisse ce désir de puissance pour s’astreindre à une loi commune ? Spinoza répond que l’absence de cadre social empêche l’individu d’être libre car il est constamment gouverné par ses passions immédiates. L’obéissance à des impulsions irrationnelles représente une forme de servitude et conduit à une solitude destructrice tandis que « la cité, où il vit selon la loi commune, » lui offrira une sécurité qui lui permettra ensuite plus de liberté. C’est donc la recherche de la sécurité et de la meilleure existence possible qui conduit les hommes à décider de vivre en société et d’édicter des règles de vie raisonnables, sans lesquelles, compte tenu de leurs passions, aucune vie commune ne serait pérenne.

**Eschyle.** La pièce d'Eschyle *Les Sept contre Thèbes* montre que la solitude, entendue comme l'isolement du chef ou la rupture des liens sociaux, conduit à la destruction. Ainsi, le refus d’Étéocle de partager le pouvoir avec son frère et sa décision de gouverner seul mènent au péril de Thèbes. L’incapacité des deux frères à coexister au sein de la même cité et à respecter des lois communes conduit à une fin tragique. On voit ainsi que l’illusion d’une liberté individuelle solitaire enferme en réalité l’individu.

D’ailleurs, dans *Les Suppliantes*, les Danaïdes, fuyant le joug des Egyptiades, n’aspirent pas pour autant à une quelconque solitude sociale : elles débarquent sur le rivage d’Argolide pour intégrer une nouvelle communauté, convaincues qu’elles sont qu’une errance en dehors de toute société ne peut leur être bénéfique.

**Wharton.** Wharton, elle aussi, explore les dangers de la solitude sociale, en montrant que l'individu qui cherche à s'émanciper des lois sociales se retrouve souvent dans une situation plus précaire. Ainsi, en cherchant à échapper aux conventions sociales, Ellen Olenska se retrouve isolée et sans soutien, prouvant par là que la solitude est loin d’être assimilable à une véritable liberté.

1. **Les dangers de « n’obéir qu’à soi-même »**

 Par ailleurs,**« n’obéir qu’à soi-même »** n’est pas un gage de liberté.

**Eschyle.** Dans les *Sept contre Thèbes,* la cité cadméenne est représentée comme le lieu où se manifeste la violence des passions. D’une certaine manière, Étéocle, lorsqu’est évoqué le septième bouclier, celui de Polynice, « n’obéit qu’à lui-même » quand il décide d’« engager le combat » avec son frère, « roi contre roi, frère contre frère, ennemi contre ennemi » (p. 163). Mais cette décision apparaît insensée au chœur, qui la qualifie de « délire », d’« égarement d’une folie meurtrière » (p. 164). Sa prétendue liberté ici, n’est autre qu’une forme d’asservissement aux passions.

**Spinoza.** Le philosophe revient explicitement sur cette question dans le chapitre XVI du *TTP*. Récusant l’objection selon laquelle l’obéissance aux lois de la cité « ferait des sujets des esclaves » (p.77), il affirme qu’« en réalité être captif de son bon plaisir et incapable de rien faire qui nous soit vraiment utile, c’est le pire esclavage » (p. 78). Ainsi se trouve décrédibilisée l’opinion commune, selon laquelle la seule impulsion de l’appétit serait une source de liberté : c’est l’inverse qui est vrai. C’est l’occasion alors pour lui d’établir une distinction entre différents types d’obéissance. Si celle-ci se fait au bénéfice de celui qui commande, alors l’individu est certes esclave ; mais si elle se fait au bénéfice de celui qui obéit, alors l’individu est pleinement libre. Et c’est bien le cas dans un contexte démocratique.

**Wharton.** Ellen Olenska, au chap. 9 du *Temps de l’innocence*,évoque son émancipation passée de la figure de Catherine Mingott, affirmant : « Elle aurait voulu me garder avec elle ; mais j’avais besoin d’être libre » (p. 91). Or, cette revendication de liberté, qu’on peut comprendre ici comme une façon de « n’obéir qu’à soi-même », finit par se retourner contre elle. Elle reconnaît ainsi au chap. 15 avoir besoin de secours auprès de Newland : « Mais les femmes d’ici n’ont jamais besoin de secours, pas plus que les bienheureux dans le ciel ? » (p. 145).

1. **La loi commune préserve la liberté**

Ainsi, **la loi commune** **devient un rempart contre la violence et l’oppression**, confirmant ainsi l’idée spinoziste que l’individu est plus libre dans la cité que dans une solitude anarchique.

**Eschyle.***Les Suppliantes* sont l’occasion pour Eschyle de présenter une autre dimension de la vie en communauté : celle de la protection offerte par les lois de la cité. Les filles de Danaos cherchent refuge à Argos pour échapper à un mariage forcé. Le roi d’Argos, après consultation de l’assemblée, décide de les accueillir et de les protéger selon les lois de l’hospitalité. La liberté est d’ailleurs le premier bien offert par le roi aux Danaïdes dans *Les Suppliantes*, sitôt que le héraut disparaît : « Choisissez - vous êtes libres ». Ici, la cité apparaît comme le lieu où la loi commune garantit la protection et la liberté des individus, en particulier des plus vulnérables. Loin d’être une contrainte, la loi commune permet aux Danaïdes de retrouver une forme de liberté en échappant à la tyrannie de la violence privée.

**Spinoza.** La finalité d’une communauté bien pensée serait le respect de la liberté individuelle : « La fin de l’État est donc en réalité la liberté », écrit Spinoza au chapitre XX du *Traité théologico-politique* (p. 193). En s’agrégeant, les individus peuvent renoncer à leur droit d’agir librement mais pas à celui de faire preuve de raison. Spinoza soutient ainsi que la vie dans une société ordonnée par des lois communes, pourvu qu’elles soient rationnelles, est un cadre dans lequel l’homme peut réaliser sa nature rationnelle et donc être véritablement libre. On comprend pourquoi le régime politique idéal est pour Spinoza la démocratie. Il défend une vision de la loi qui, loin d’être une simple contrainte, est l’expression rationnelle du bien commun. Dans la société, l’individu trouve les conditions de son épanouissement rationnel à travers la sécurité et la coopération que permet l’adhésion à une « loi commune qui permet à chacun de maximiser sa liberté sans entrer en conflit avec celle des autres ».



**Transition.** Pour autant, la cité permet-elle toujours à l’homme de faire usage de sa raison et de sa liberté ? Force est de constater que la communauté, par la recherche du commun, mène souvent à un nivellement qui laisse peu de place à l’expression de soi et qui peut priver l’homme de libertés.



1. **La cité échoue parfois à garantir cette liberté**
2. **Les lois peuvent enfermer l’individu**

**Si en théorie**, **la cité est censée promouvoir la liberté de ses membres, dans les faits, les lois peuvent enfermer l’individu qui en est alors prisonnier**. Ce dernier ne peut pas jouir comme il le souhaite de sa liberté tant il est contraint d'obéir aux lois édictées par et pour le groupe.

**Wharton.** Le roman de Wharton, *Le Temps de l’innocence*, nous plonge dans la haute société new-yorkaise du XIXe siècle, un monde rigide et régi par des normes sociales très strictes. À première vue, cette société semble incarner l’ordre spinoziste d’une communauté où des règles communes garantissent la stabilité et la sécurité. Cependant, Wharton nous montre que ces règles peuvent aussi enfermer les individus dans des rôles contraignants et étouffer leur liberté intérieure. Newland Archer exprime à plusieurs reprises que « [l]es femmes devraient être libres, aussi libres que nous le sommes » (V, p. 59). Le personnage d’Ellen Olenska incarne la figure de la femme en quête de liberté, cherchant à échapper aux carcans d’une société normative mais lorsqu’elle revient dans la bonne société new-yorkaise, après s’être séparée de son époux dans des circonstances jugées scandaleuses, chacun de ses gestes est scruté et blâmé. Sa manière même de s’habiller suffit à jeter le discrédit sur sa personne « se penchant en avant elle révélait un plus de poitrine et d’épaule que New-York n’était accoutumé d’en voir ». Dès le début du roman, lors de la scène de l’opéra (où tout est mis en scène de manière à voir et à être vu), on sent le parfum du scandale. D’emblée, Mme Olenska paraît comme libre, singulière et sulfureuse, ce qui pourra expliquer sa mise à l’écart progressive. La communauté dans laquelle elle évolue impose des règles qui ne sont pas toujours rationnelles ni justes, ce qui limite l’épanouissement.

**Eschyle.** Dans *Les Sept contre Thèbes*, c’est la loi divine, la malédiction, la « puissante Erinys d’un père » (p. 145), qui semble enfermer les Labdacides, et singulièrement ici Étéocle, dans un cycle inexorable de souillures. Cette conception archaïque de la justice ne laisse aucune place à la liberté de l’individu, qui apparaît victime de son destin. Ainsi Étéocle choisit de se poster à la septième porte avant même de savoir qu’il y affrontera Polynice (p. 152) : il apparaît alors comme le pur jouet de la fatalité, auquel il n’a d’autre choix que d’obéir.

**Spinoza.** Le philosophe, au chapitre XX, critique les lois qui limitent la libre pensée : « combien ne vaudrait-il pas mieux contenir la colère et la fureur du vulgaire que d’établir des lois dont les seuls violateurs possibles sont les amis des arts et de la vertu, et de réduire l’État à cette extrémité qu’il ne puisse supporter les hommes d’âme fière ! » (p. 201). Certaines lois condamnant les « opinions dissidentes » sont ainsi délétères, car elles s’en prennent aux meilleurs citoyens pour flatter « la fureur du vulgaire ».

1. **La loi commune peut devenir irrationnelle**

Dans des cas extrêmes, **la loi commune peut même devenir irrationnelle.**

**Spinoza.** Dans le chapitre XVIII du *Traité théologico-politique*, Spinoza critique les lois qui ne sont pas fondées sur la raison mais sur les superstitions ou les intérêts de la classe dirigeante : « Il arriva par là que la religion dégénéra en une superstition funeste et que le sens vrai et l’interprétation des lois se corrompirent » (p. 148). Ces lois, loin de favoriser la liberté, asservissent les individus en les maintenant dans l’ignorance. Elles deviennent un instrument de contrôle des idées divergentes. Pire, la soif de pouvoir peut pousser les souverains à faire preuve de démagogie pour s’attirer les faveurs du peuple, « donnant leur approbation à des manières d’agir même impies et accommodant l’Écriture aux plus mauvaises mœurs » (p. 148).

**Eschyle.** Dans *Les Sept contre Thèbes*, le destin tragique des deux frères montre que la loi, ici incarnée par le devoir envers la cité, devient une contrainte destructrice. À la fin de la pièce, le chef du second demi-chœur souligne le caractère instable du droit : « Il s’agit d’un deuil commun à la race tout entière, et ce que l’État recommande comme le droit, tantôt c’est ceci et tantôt cela » (p. 176). Ici, il est question de la sépulture à accorder ou pas à Polynice. Si la majorité de la communauté refuse d’offrir une sépulture à celui qui est considéré comme « traitre », certains esprits libres – Antigone à leur tête – soulignent les insuffisances de la loi commune et la relativisent au nom d’autres valeurs, familiales en l’occurrence.

**Wharton.** Wharton nuance, elle aussi, l’affirmation spinoziste en montrant que toutes les sociétés ne sont pas fondées sur des lois justes. Les normes sociales de la haute société new-yorkaise apparaissent comme irrationnelles et arbitraires. Elles limitent la liberté personnelle de Newland Archer et d'Ellen Olenska, et les contraignent à des choix qui vont à l’encontre leur épanouissement. La liberté véritable ne peut exister que dans une communauté où les lois favorisent le développement de chacun. Si les lois sont fondées sur des conventions sociales arbitraires, l’individu rationnel peut se sentir plus libre en cherchant à s’en affranchir. C’est sans doute l’une des raisons qui poussent Newland à affirmer devant les pleurs d’Ellen qui envisage le sacrifice pour épargner à sa famille un scandale : « Rien n’est fait qui ne puisse se défaire. Je suis encore libre et vous allez l’être ». Mais est-ce si simple ?

1. **L’individu peut devenir esclave de la loi commune**

Enfin, si la loi commune garantit sécurité et confort, elle peut aussi entraîner l’individu dans une forme de facilité et d’attentisme. Par paresse, ce dernier ne remet plus en cause les lois et s’en remet sans vigilance à l’État. **L’individu n’est plus libre mais au contraire esclave de la loi commune** et des choix qui sont faits pour lui. Le respect des coutumes présente le risque d’un enfermement de l’individu qui ne peut plus évoluer, qui peine alors à trouver sa place dans le groupe sans être acteur de sa propre vie. Il n'a pas d'autre choix que de se conformer à la loi commune sous peine d'être exclu.

**Eschyle.** C’est ce que l’on observe dans *Les Suppliantes* : les Danaïdes, bien qu’accueillies par Argos, sont constamment en danger d’être rejetées par la communauté. Leur statut d’étrangères les place à la périphérie de la cité, illustrant l’exclusion potentielle des minorités dans une société régie par des lois communes. Comme le rappelle Danaos, « une troupe inconnue ne se fait apprécier qu’avec le temps ; quand il s’agit d’un étranger, chacun tient prêts des mots méchants, et rien ne vient plus vite aux lèvres qu’un propos salissant » (p. 85).

**Spinoza.** Spinoza décrit ainsi la manière dont la dissension est traitée par les chefs hébreux, au chapitre XVII du *Traité théologico-politique* : « Les chefs des Hébreux n’étaient tous attachés les uns aux autres que par le seul lien de la religion ; si l’un y avait fait défection et avait entrepris de violer le droit divin de l’individu, il pouvait être traité en ennemi par les autres et être l’objet d’une juste répression. » Il n’y a alors qu’un pas vers la tyrannie et l’oppression réciproque des individus au sein de la communauté.

**Wharton.** Dans *Le Temps de l'innocence,* Ellen, en refusant de se plier aux conventions sociales, devient une figure marginalisée. Décrite en termes de « tribu » respectant les rituels primitifs à la manière des peuples anciens, la famille a besoin d’un bouc émissaire pour assurer sa cohésion et contraint Ellen à l’exil à la fin du roman, dans une scène de dîner expiatoire. Cette dernière devient ainsi esclave et victime des lois de la communauté.



**Transition.** On le voit, en dépit d’une volonté d’un « bien commun » qui offre suffisamment de liberté à ses membres, la cité, avec ses lois, peut être amenée à museler certains individus. Comment alors éviter la soumission si ce n’est en accordant de la place aux « esprits libres » ?



1. **La nécessité de développer une individualité « selon la raison »**
2. **Remettre en cause la loi si elle dévie du bien commun**

Si l’on en revient à la proposition 73 de Spinoza, « l’homme qui vit selon la raison » est celui qui peut exercer sa réflexion et prendre du recul par rapport aux événements. **L’individu serait alors libre de remettre en cause la loi commune si celle-ci dévie du « bien commun ».** L’esprit indépendant apprend à se détacher de la pression sociale et des chaînes du conformisme.

**Spinoza.** En un sens, Spinoza incarne cet « esprit libre » qui a transformé le *herem* en opportunité. N’est-ce pas celui qui parvient à faire avancer le plus la société dans la mesure où il vit et ressent intérieurement sa différence tout en cherchant alors à la comprendre ? On considère ici qu’être libre, c’est être capable de rayonner, d’avoir une influence positive sur le monde. L’individu sait alors allier individualité, liberté et raison. L’exclusion apparaît pour l’esprit indépendant comme une forme de liberté ou du moins de libération par rapport aux conventions sociales et mène à la réflexion, à la « raison » alors que le marginal et l’excentrique, en souffrant de cette anomie, sombrent dans la folie. Les individus libres en étant des figures libérées des normes et contraintes groupales, agissent différemment du groupe et font réfléchir. On trouve ainsi, chez Spinoza, des « hommes de caractère indépendant » dont l’« autorité l’emporte dans la foule sur celle du souverain » (Chapitre XX, p. 197). S’ils agissent en marginaux, en s’extirpant de la masse, ils font don de leur liberté et leur supériorité d’esprit pour la conduire. Pour le philosophe, cette « fierté de caractère » (Chapitre XX, p. 202) est engagée au service de sa cité : « il est honorable […] de mourir pour la bonne cause, glorieux de donner sa vie pour la liberté » (p.202).

**Eschyle.** La communauté contient ainsi en son sein des résistants, des révoltés qui prennent des risques pour une cause qui leur semble noble. C’est, par exemple, Antigone, dans *Les Sept contre Thèbes*, qui refuse l’ordre collectif au nom des valeurs de sa famille, et dénonce les choix de la cité : « et je déclare, moi, aux chefs des Cadméens : si personne ne veut aider à l’ensevelir, c’est moi qui l’ensevelirai » (p. 175). Celle dont l’« audace saura trouver les moyens d’agir » (p. 175) apparaît ainsi comme la réformatrice d’un ordre dans lequel elle ne se reconnaît pas : agissant contre la *doxa*, au service d’une justice singulière (spécifique à une sœur aimant son frère), elle prône un nouvel ordre, contre les traditions de son peuple.

**Wharton.** Il en va de même, dans *Le Temps de l’innocence*, de l’intellectuel Ned Winsett, qui fait preuve d’audace et énonce des vérités qui dérangent la communauté New-Yorkaise, notamment en prétendant que « la vie intellectuelle ici meurt d’inanition » (Chapitre XIV, p. 138). L’homme, perçu comme ayant « une horreur farouche pour les usages « du monde » » (p. 137) apparaît à Archer comme un révélateur de la vacuité de sa communauté : « [e]n causant avec Winsett, Archer constatait le vide, l’inutilité de sa propre vie » (p. 137). Cet individu « bohème » apparaît comme celui qui cherche à réformer la communauté, qui guide l’individu pour donner un nouvel élan, plus moderne, à la façon de concevoir le monde.

1. **On peut « n’obéir qu’à soi-même » tout en étant au service de la communauté**

De plus, **certains individus « n’obéi[ssan]t qu’à [eux]-même[s] » se démarquent aussi en se plaçant au service de la communauté et non en s'y opposant.**

**Eschyle.** Dans *Les Sept contre Thèbes*, les noms propres des sept champions combattant pour la cité sont mentionnés et glorifiés dans leur individualité. Par exemple, le « preux fils d’Astacos », placé à la première porte, « de très noble race », « vénère le trône de l’honneur et déteste les propos orgueilleux » (p. 155). Dans une autre perspective, dans *Les Suppliantes*, Pelasgos ouvre sa délibération en disant sa quête d’une « pensée profonde », « afin que l’affaire d’abord ne crée point de maux à notre cité, pour moi-même ensuite se termine au mieux » (p. 65) : il pense certes à lui-même ici, mais cette pensée n’est pas contradictoire avec un souci de la communauté.

**Spinoza.** Dans son *Traité théologico-politique*, Spinoza évoque Moïse comme un homme au service de sa communauté, chargé de recueillir et de transmettre la parole de Dieu au peuple des Hébreux : « Moïse demeura seul le porteur des lois divines et leur interprète, conséquemment aussi le juge suprême que nul ne pouvait juger. » L'individu agit ainsi au service de sa communauté tout en se démarquant par son caractère exceptionnel. C’est le cas du philosophe qui, contraint ou par choix, prend du recul et peut critiquer certaines dérives et proposer une réflexion qui ne se comprend pas « contre » mais plutôt « pour » la cité. On pourrait dans le même sens souligner l’importance de la liberté dans l’art car sans elle, l’art est académique et conventionnel. Comme le déclare Spinoza au chapitre XX, « les sciences et les arts ne peuvent être cultivés avec un heureux succès par ceux dont le jugement est libre et entièrement affranchi. » (p. 198)

**Wharton.** On comprend pourquoi Ellen apparaît si différente et qu’elle peut être une « femme à changer […] toute l’échelle des valeurs » (XII, p. 117). Elle a reçu une éducation différente : elle a été éveillée aux influences européennes et à différentes formes d’art : le piano, la peinture, la littérature (on se souviendra de ses lectures des auteurs français Paul Bourget, Huysmans ou les frères Goncourt (IX p. 85 et XII, p. 117). Un tel détachement a nécessairement une influence sur l’identité même de l’individu qui « a besoin d’être libre » et sur la cité qui l’entoure, à plus ou moins long terme.

1. **La société gagne à encourager la liberté de ses membres**

Pour finir, on notera que si **ces esprits libres peuvent initier des changements, il faut laisser le temps faire son œuvre** pour permettre à la société d’évoluer.

**Eschyle.** À la fin des*Suppliantes*, les Danaïdes, en intégrant la communauté d’Argos tout en maintenant leur liberté individuelle, parviennent à concilier vie en société et autonomie. Elles illustrent ainsi l’idéal d’une liberté rationnelle dans la communauté. **La société gagne donc à encourager la liberté de chacun de ses membres.** Ce qui peut apparaître comme choquant et inconvenant à une époque ne l’est plus toujours aux siècles suivants. On pourrait considérer qu'Antigone, dans *Les* *Sept contre Thèbes*,en s’opposant à l’absence de sépulture de Polynice, ne soit qu’un esprit rebelle qui exprime un caprice de jeune fille. Mais en réalité, en questionnant les rites de la communauté thébaine, Antigone devient aussi une figure de résistance (et l’on comprend pourquoi au XXe s., Anouilh fera de cette figure un symbole au moment de la Seconde Guerre Mondiale).

**Wharton.** De même, on sera sensible, à la fin du roman de Wharton, à l’ouverture d’esprit des New-Yorkais et tout particulièrement de Newland Archer qui a, comme son prénom l’indique (quoique de manière sans doute ironique), a découvert de nouveaux horizons. Quand il retourne à l’Opéra deux ans après sa rencontre avec Ellen, il a évolué : « il sentait craquer le moule des contraintes sociales : il ne se souciait plus de l’opinion » (p. 281). S’il n’osera pas finalement sortir du carcan et du déterminisme social une fois qu’il apprendra la maternité de May, son fils Dallas le fera. Il épousera Fanny Beaufort, la fille adoptive de Julius Beaufort et se maîtresse « sans que personne l’en blamât ou s’étonnât seulement. « (XXXIV, p. 296-297). La nouvelle génération fait ainsi évoluer la société ; « les jeunes gens désertent le barreau et les affaires pour s’adonner à l’archéologie et à l’architecture » (p. 293). Et Archer de conclure qu’ « après tout, il y avait du bon dans les anciennes traditions « (p. 294) mais « il y avait du bon aussi dans le nouvel ordre des choses » (p. 295) Les esprits libres, dans leur solitude, ont ainsi œuvré pour la liberté de la société même s’il fait attendre plusieurs générations pour constater l’évolution des lois communes.



En définitive, la proposition de Spinoza dans *L’Éthique* (IV, proposition 73) nous invite à repenser la liberté en termes de rationalité et de vie en communauté. En vivant selon la raison, l’homme peut réaliser sa véritable liberté dans la cité, car les lois rationnelles de la communauté permettent de dépasser la servitude des passions individuelles. Toutefois, cette thèse doit être nuancée à la lumière des œuvres au programme : Eschyle montre que la loi commune peut être protectrice face à la violence individuelle, tandis que Wharton met en garde contre les dérives d’une société oppressive, où les normes sociales ne sont pas toujours fondées sur la raison. La liberté dans la cité dépend donc de la rationalité des lois et de la capacité de la communauté à promouvoir l’épanouissement de chacun. Hannah Arendt prend, en un sens, le relais de Spinoza quand, dans le chapitre « Qu’est-ce que la liberté ? » dans *La Crise de la culture*, elle valorise et encourage l’action publique comme le mode le plus pur et peut-être le plus authentique de la liberté humaine.